

Les guerres de Bourgogne : et l'Evêché de Bâle

Autor(en): **Jecker, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 55

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248699>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS, 27^me année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

LE PAYS, 27^me année

Les guerres de Bourgogne

ET
l'Evêché de Bâle

(Suite)

La victoire de Grandson ne coûta au duc de Bourgogne qu'un millier d'hommes à peine. Ce qui la rendit surtout mémorable, c'est qu'elle fit tomber son célèbre trésor entre les mains des Confédérés. Comme les princes de son temps Charles de Bourgogne, se mettant en campagne, traînait à sa suite ce qu'il avait de plus précieux. Selon Jean de Müller, les biens personnels du duc valaient un million de florins ; six princes, la fleur de la noblesse néerlandaise et bourguignonne, et les chefs bourguignons rivalisant tous de luxe, possédaient à peu près autant ; l'artillerie et les provisions consistant en blé, vin, avoine, viande salée, poissons salés, épiceries et fruits du midi pouvaient valoir un autre million. Les Confédérés trouvèrent 419 grosses bouches à feu et pièces de siège, des coulevrines, 800 arquebuses à croc, 300 tonnes de poudre, 10,000 chevaux de trait, une grande quantité de hallebardes, de haches d'armes, de flèches de fabrique anglaise empoisonnées en partie, un millier de tentes, plus de 600 drapeaux, la chapelle, le trône, la chancellerie, du duc et sa cassette particulière contenant une grande somme d'argent et surtout trois diamants d'une valeur inestimable. Les menus objets furent abandonnés aux soldats ; la diète se réserva les objets les plus intéressants et les plus précieux qui avaient échappé au pillage. Plusieurs de ces objets se voient encore dans les sacristies, dans les arsenaux et dans les musées des villes de la Suisse. Bâle montre la

cotte d'armes de Charles, le chanfrein de son cheval, des machines à jeter l'eau et l'huile bouillante dans les sièges. Lucerne a conservé le sceau d'or ducal, le scel et le contre-scel du bâtard de Bourgogne. Berne possède dix tentures historiques retraçant les meubles, les armes, le costume et les traits de Philippe-le-Bon et des principaux seigneurs de sa cour. Fribourg n'a conservé que trois chapes et quelques drapeaux. Les soldats de l'évêché rapportèrent également à Delémont et à Porrentruy des armes et divers objets.

Des trois diamants, le plus précieux qui avait la grosseur d'une demi-noix, qui a passé longtemps pour le plus grand du monde et que Charles présait à l'égal d'une province, fut d'abord rejeté par un soldat qui le prit pour un morceau de verre, puis ramassé de nouveau et vendu pour un florin au curé de Moutagny ; celui-ci le cêda aux Bernois pour trois florins. Barthélemy May de Berne en fit l'acquisition vers 1492 pour 5000 florins, puis le vendit à des Génois à un prix guère plus élevé. Le duc de Milan, Ludovic Sforza le Maire, le paya deux fois plus cher et à la dispersion du trésor des ducs de Milan, le pape Jules II s'en rendit propriétaire au prix de 22000 ducats. Plus tard ce diamant tomba entre les mains des Médicis de Florence, puis de l'impératrice Marie Thérèse d'Autriche ; il fut encore aujourd'hui partie du trésor de l'empereur d'Autriche. Le second diamant fut acheté par le riche Jacques Fugger d'Augsbourg, puis par le roi d'Angleterre Henri VIII, et passa par sa fille aînée Marie entre les mains du roi d'Espagne Philippe II, arrière-petit-fils de Charles-le-Téméraire. Le troisième qui maintenant est estimé 1 800 000 francs fut vendu par les Confédérés à Diebold Glaser pour 5000 florins. Il devint propriété des rois de Portugal, puis des rois de France.

Tout à la joie du triomphe qu'ils avaient

remporté, les Confédérés ne s'inquièrent pas des Bourguignons et rentrèrent dans leurs foyers. Seuls les Bernois, envisageant plus sérieusement la situation, s'attendaient à voir le duc de Bourgogne reparaitre. En effet, celui-ci à peine rentré en Bourgogne par Jongne et Nzerol, se mit à faire les préparatifs d'une nouvelle invasion. Il fit de nouvelles levées, enrôla de nouvelles bandes italiennes et dès le 9 mai, il passait en revue à Lausanne une armée plus formidable que la première. Il avait de 30 000 à 35 000 hommes. En faisant défilé cette armée sous les yeux de son alliée, la duchesse de Savoie, il s'abandonna de nouveau à ses pensées d'orgueil, il se proposait dit-on, de planter sur les ruines fumantes de Berne une pierre avec cette inscription : « Ici fut jadis une ville qui s'appelait Berne. » Il se flattait de terminer la campagne en vingt jours et de marcher ensuite contre le roi de France Louis XI. Dans ses présomptueuses espérances, il méprisait tous les avis qu'on se permettait de lui donner.

Cependant Berne comprenait le danger et veillait, comme je l'ai dit. Elle avait jeté dans Morat une garnison de 1500 hommes, dont 100 Fribourgeois, et confia le commandement de la place à l'héroïque Adrien de Bubenberg.

Le 27 mai, Charles quitta Lausanne et prenait la route de Morat. Le 9 juin, il se présentait sous les murs de la petite cité qui fut cernée et assiégée. Des assauts succédèrent aux assauts mais Adrien de Bubenberg et ses soldats se défendaient sans s'émuouvoir. Adrien qui avait pu le lac, conservé des communications avec Neuchâtel, écrivait à Berne : « Ne vous pressez pas trop, attendez les Confédérés ; je défendra Morat jusqu'à la mort. »

Plus tard, il pressa les Bernois de faire leur possible pour venir le délivrer ; il leur avouait que ses soldats étaient à bout de forces mais qu'ils continueraient à se battre aussi longtemps

Feuilleton du Pays du Dimanche 40

DRUMETTE

PAR

CHARLES DESLYS

VIII

Dès le mois suivant, Jean-Marie écrivait à Drumette :

« Rien d'intempestif quant au conscrit : j'y ai l'œil. Et d'ailleurs c'est un gaillard, qui fera son chemin. Le voici déjà caporal. »

Six mois plus tard, autre lettre du sergent : « Je pourrais vous dire de Claude qu'il est

présentement mon égal, si je ne venais d'être promu moi-même au grade supérieur. On a l'épaulette. »

Ah ! c'est qu'on marchait vite dans ce temps-là. Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, réalisait ses premiers prodiges. L'épaulette et les galons de nos deux Savoisians avaient été la juste récompense de leur bravoure à Montenotte, à Lodi.

On ne les revit pas après le traité de Campo-Formio. Embarqués à Gènes, ils furent de l'expédition d'Égypte. Ils s'y distinguèrent tous les deux. Le général en chef avait remarqué Claude. C'était l'avenir.

Emiliane, interprète des sentiments de toute la famille, ajouta pour son propre compte :

« Courage ! frère ; on est fier de toi, on pense à toi. Je suis de celles-là qui n'oublent pas. »

Mais, dès son retour, nouvelle guerre. La se-

conde campagne d'Italie. Au lendemain de Marengo, Claude était lieutenant, Jean-Marie, capitaine, mais avec un bras de moins.

« Ce n'est que la gauche, fit-il écrire ; j'espère que Claudine se contentera d'un mari qui ne peut plus lui offrir que la main droite, mais dont le cœur ne battra plus désormais que pour elle. »

Claudine s'empressa d'accepter. La noce et la paix ramenèrent les deux vainqueurs au pays. C'était la première fois, depuis cinq ans, qu'on y revoyait Claude.

Quel changement !... C'était un charmant officier, aussi beau que Mars lui-même, pour parler le style d'alors ; et, comme dit M. le curé qui parlait toujours de l'ancien régime, tellement accompli qu'il avait des airs de gentilhomme.

« C'est un lion ! c'est un héros ! dit son beau-frère. Il veut arriver, il arrivera très-haut.